

L'isolement du NPA

Par **CÉDRIC DURAND** Economiste
et **RAZMIG KEUCHEYAN** Sociologue.
Ils sont membres du NPA

h hypothèse qui a présidé à la création du NPA il y a deux ans était simple. Et fautive. Entre l'anticapitalisme que le nouveau parti se proposait d'incarner et le social-libéralisme désormais hégémonique au Parti socialiste, il n'y a plus rien. Le réformisme pratiqué autrefois par la «vieuille» social-démocratie européenne a été balayé par la mondialisation néolibérale, l'affrontement n'est plus dès lors qu'entre deux gauches: l'une d'opposition frontale au capitalisme, l'autre une variante teintée de «social» du néolibéralisme. Entre les deux, le vide absolu.

Deux ans plus tard, l'erreur est éclatante. Si éclatante que la direction du NPA a les plus grandes peines à la reconnaître, et à réajuster sa stratégie en conséquence. L'espace qui sépare l'anticapitalisme du social-libéralisme est aujourd'hui le plus encombré du spectre politique. Les organisations et sensibilités y prolifèrent: Parti de gauche de Jean-Luc Mélenchon, Parti communiste, Fasse (Fédération pour une alternative sociale et écologique), gauche des Verts, même la gauche du PS a repris des couleurs, ne serait-ce qu'au plan du discours (mais en politique, les discours comptent). Des associations comme Attac ou la Fondation Copernic, chevilles ouvrières avec les équipes syndicales du puissant mouvement de l'automne contre la réforme des retraites, se situent elles aussi à cet endroit du champ politique. Si cette mobilisation a suscité la radicalisation de secteurs significatifs de la population,

l'anticapitalisme n'y était certainement pas hégémonique.

Résultat des courses: l'hypothèse sur laquelle repose le NPA n'est pas la bonne. Sa direction se trompe tout simplement de période historique. Est-ce à dire que l'anticapitalisme est (déjà) bon à jeter? Loin de là. A observer le monde qui nous entoure, l'opposition de principe au capitalisme est la seule position rationnelle. Il n'y a rien à réinventer dans le capitalisme, même si toute son histoire montre l'incroyable capacité de ce système à survivre à ses crises et à se réinventer. Le capitalisme se nourrit de l'in-

Ce qui manque au NPA, c'est d'abord de modestie. S'imaginer qu'un seul courant va à lui seul réinventer le socialisme manque de sérieux.

justice, il consiste même en l'«*organisation de l'injustice*», selon l'expression pénétrante d'Alain Badiou. La catastrophe ininterrompue que constitue la crise et l'accélération de la destruction de la biosphère devraient conduire toute personne tant soit peu pragmatique à rejoindre les rangs de l'anticapitalisme. Une hostilité diffuse au capitalisme a d'ailleurs incontestablement progressé au cours de la dernière décennie, et davantage encore depuis 2008.

Ce qui manque au NPA depuis deux ans, c'est d'abord une bonne dose de modestie. S'imaginer qu'un seul courant de la gauche radicale, si clairvoyants soient ses représentants, allait à lui seul réinventer le «socialisme du XXI^e siècle», après le désastre qu'a représenté celui du XX^e, manque de sérieux. Partout où la gauche radicale se recompose, en Europe et ailleurs, elle le fait

autour de plusieurs courants de l'ancien mouvement ouvrier. Bien entendu, cela accroît considérablement la complexité de ces processus, et soulève des problèmes politiques innombrables. S'imaginer qu'on fera l'économie de cette complexité est toutefois une erreur majeure. Le NPA en fait les frais, puisqu'il a perdu une partie importante des 10 000 membres qu'il avait su rassembler lors de son congrès de fondation.

Ce que n'a pas su accomplir le NPA jusqu'ici, c'est faire de la politique au plein sens du terme. Antonio Gramsci disait du parti des opprimés qu'il doit assumer trois fonctions: organiser, éduquer, expérimenter. Le NPA ne dispose pas de la taille critique qui lui permettrait de réaliser les deux premières, et il s'est jusqu'ici refusé à se livrer à la troisième. Expérimenter devrait lui permettre

d'entrer en rapport avec des personnes et des organisations qui se situent précisément dans l'espace qui le sépare du social-libéralisme, afin de les attirer sur ses positions. A leur contact, il subira forcément lui aussi des mutations, dont il faudra veiller à ce qu'elles ne le conduisent pas à gérer le système plutôt qu'à le transformer. Cohérent dans son engagement contre toutes les oppressions, riche de la jeunesse et de l'implantation sociale de ses militants, le NPA a tout à gagner à une confrontation politique constructive vis-à-vis des autres courants de la gauche radicale. L'alternative à cette stratégie d'ouverture, nous l'avons sous les yeux: c'est le splendide isolement d'un parti qui perd en influence jour après jour, et dont l'utilité pour la construction d'un autre monde diminue d'autant.

Lire aussi pages 10-11

Un boucher face à la mal-viande

Par **HUGO DESNOYER** Boucher

J'ai lu *Faut-il manger les animaux?* le best-seller de Jonathan Safran Foer, venu poser pour un hebdomadaire parisien entre les carcasses en chambre froide de ma boucherie, l'image illustrant l'industrie animalière et sa cruauté intrinsèque. Sauf que, lecture faite, je suis d'accord avec mon visiteur. Il s'était trompé de porte.

Résumons son propos. L'élevage industriel produit des animaux de plus en plus gros, en un temps, un espace et pour un coût de plus en plus réduits. Le poulet en batterie vit trente-huit jours, ne voit pas le jour, ne tiendrait pas sur ses pattes. Le porc en Bretagne: trois bêtes au mètre carré sur caillebotis. Une poule en élevage artificiel pond deux à trois fois plus d'œufs qu'à l'air libre. Une vache laitière réformée prend en deux mois et demi de stabulation au forceps quarante kilos de «viande» en plus. On imagine la vie animale dans ces usines concentrationnaires. Une truie enceinte en cage de «gestation» ne peut pas se retourner. Les bêtes empiètent les unes sur les autres, se battent. Le stress est permanent. Notre nourriture est produite dans la douleur. La ferme aux animaux? Non. «La ferme, les animaux!» La viande industrielle en grandes surfaces représente aujourd'hui les trois quarts des achats de produits carnés. Les éleveurs indépendants se raréfient. Une vache industrielle est abattue à 2 ans, les leurs à 5 ans (un hectare d'herbage par tête; coût nul pour l'environnement), à l'unité, sans douleur et en musique, dans les derniers abattoirs municipaux ou privés. La viande en grande surface est vendue six jours après abattage; en boucherie trois à quatre semaines. Nous payons aux éleveurs le kilo de viande bovine à 5 ans 6 euros; le kilo de bête de 2 ans et de vache de réforme est cédé à perte 2,50 euros. Surcoût en boucherie: 25%. Viande ou mal-viande, à nous de choisir. «Chaque fois», écrit Safran Foer, *vous prenez une décision alimentaire, vous pratiquez l'élevage par procuration.*

La majorité des consommateurs se dit prête à payer plus pour que les animaux soient traités selon la nature et pour des produits d'élevage dignes de ce nom. «Si les consommateurs ne sont pas prêts à payer les éleveurs, pour qu'ils fassent correctement leur travail, alors ils ne devraient pas manger de viande.» Faisons un rêve: si les acheteurs de mal-viande privilégiaient les boucheries, ils devraient réduire, à dépense égale, leur consommation d'un quart. Ils y gagneraient au centuple en goût et en santé. Et le cycle vertueux de production redémarrerait en amont. Le combat de Jonathan Safran Foer est aussi le nôtre.

Hessel, du basque à l'hébreu

Par **JEAN-PIERRE BAROU**
et **SYLVIE CROSSMAN**
éditeurs de «Indignez-vous!»

es jours passent et les slogans s'entassent. Hier, «l'Indignation pour l'indignation»: ainsi François Fillon réduisait-il le message de ce libelle. Aujourd'hui, les éditions Fayard transforment ce slogan en message publicitaire: «Ne nous contentons pas de nous indigner», pour lancer le nouveau livre d'Edgar Morin, *la Voie*, un essai qui aurait pu – soit dit en passant – se contenter de la publicité gracieuse qu'en fait Stéphane Hessel.

«Hessel est essentiel», pourtant, rugissent depuis quelques jours tous les éditeurs européens. L'Espagne, en février, publie *Indignez-vous!* dans ses quatre langues: le castillan, le catalan, le basque et la galicien. Ce fut

chaud, entre le Basque qui proposa 275 euros pour acquérir les droits – nous les lui avons cédés – et Ramon, à Barcelone, le quel, au nom de sa maison, Destino, proposa 12000 euros. Silvia, en Galice, lança de sa voix d'infante le chiffre de 400 euros! Mais plus que ces chiffres, c'est l'incroyable engouement – et le respect – qui frappe. L'introducteur, en espagnol, du petit livre beige, José Luis Sampedro, antifranquiste célèbre, écrit: «Un intellectuel indépendant ne peut qu'être libertaire aujourd'hui.»

Au Portugal, c'est Mario Soares – arrêté par la police secrète du régime dictatorial de Salazar et revenu comme un héros dans son pays après la Révolution des œillets – qui préface le livre. Aux Etats-Unis, Katrina Vandenberg, la directrice de *The Nation* – l'hebdomadaire qui a accompagné toute la lutte

des droits civiques – réclame l'honneur de publier ce texte attestant du pouvoir et de l'importance de la résistance et des convictions en cette période et de tout temps. De Berlin, l'éditrice Siv Bublitz, PDG de Ullstein – l'ancestrale maison berlinoise écrit: «En Allemagne, votre discours a été commenté et honoré par les médias dans tout le pays.» En Estonie, on envisage une diffusion gratuite du texte «sous blister» dans un grand quotidien tiré à 30 000 exemplaires. Et ce matin, le portable qui sonne, des talons qui claquent en arrière-plan, une femme à l'accent slave qui lance: «Nous voulons publier Hessel en russe!» Et qui répond, à la question: «A quel préfacier vous songez?» – A Mikhaïl Khodorkovski, l'oligarque qui a osé appeler à agir contre la corruption au sommet de l'Etat!

L'Europe l'a compris: Stéphane

Hessel n'est pas un essayiste de profession. Il ne produit pas de l'idée comme d'autres produisent de l'uranium enrichi. Il pense pour agir, et d'abord sur le noeud de notre époque, le conflit israélo-palestinien, qui ne peut se résoudre de façon efficace que par la non-violence, dont Camus disait: «Il y faut une grandeur que je n'ai pas», et dont Gandhi précisait: «La raison est un autre nom de la non-violence.» Stéphane Hessel travaille à les construire, cette raison et cette grandeur, avec son nombre incroyable de lecteurs, jusqu'à Gaza, jusqu'en Israël où son libelle va paraître en arabe, en hébreu. Alors, viendra le moment, même si nous le favorisons un peu, où Stéphane Hessel rencontrera tout naturellement son alter ego oriental: le dalaï-lama, pour amplifier encore le territoire de la non-violence.